Abou Hayyan al-Tawhidi

Akhbar al-Yawm, 28 novembre 1964.

Un livre des plus délicieux — celui que M. le Dr Ahmad al-Hufi, professeur de littérature arabe à Dar al-Ulum, a eu la bonté de m'offrir en cadeau.

On y trouve une étude accomplie dans la plus parfaite accomplissement, profonde dans la plus grande profondeur, consacrée à un écrivain parmi les grands noms du quatrième siècle de l'hégire, qui reçut peu d'attention de son vivant, mais dont on parla beaucoup après sa mort. Mais ceux qui écrivirent sur lui dans les siècles passés ne lui accordèrent pas l'attention qu'il méritait ; ils ne firent que l'évoquer en passant — certains le louant pour l'abondance de son savoir et la brillance de son style, d'autres l'accusant d'hérésie, lui faisant en cela, très probablement, une injustice. Ce n'est qu'à cette époque moderne que l'attention portée à lui s'est intensifiée, de sorte que de nombreux chercheurs ont écrit sur lui, mais aucun ne lui a rendu justice par la profondeur et la minutie de l'investigation comme l'a fait le Dr Ahmad al-Hufi, car il a déployé le plus grand effort possible, et supporté la tâche la plus dure et la plus exigeante qu'un chercheur puisse supporter dans sa recherche, jusqu'à lui avoir rendu justice, et atteint dans son étude la limite ultime qu'un chercheur puisse atteindre de minutie et d'approfondissement. Il n'a laissé aucun des livres qui nous sont parvenus sans s'y arrêter longuement et l'analyser avec le plus grand soin ; si bien que son livre est devenu un modèle de précision dans la recherche et de rigueur dans la vérification.

Et ce qui distingue le plus cet écrivain, c'est qu'il fut, de son vivant, un homme de désespoir, d'une impatience extrême envers les gens, se tenant lui-même dans la plus haute estime, sans trouver chez ses contemporains quiconque s'intéressât à lui ou lui prêtât attention ; et sa situation étroite était plus proche du malheur et de la misère que du bonheur et de l'aisance.

Et cela l'affligeait profondément, et le poussait au plus grand désespoir envers les gens et envers son temps. Et pourtant, il a participé avec brio à toutes les branches du savoir cultivées en son époque, étant un homme de lettres de tendance philosophique, engagé dans les diverses branches de la philosophie, et habile dans l'écriture, la perfectionnant et y déployant toute la virtuosité qu'il pouvait y apporter.

Il tenta de concilier la manière des écrivains de son temps avec celle des anciens épistoliers, pratiquant donc la prose rimée comme la pratiquaient ses contemporains, et composant une prose libre et discursive comme le faisait al-Jahiz ; il fut presque le seul à conjuguer ainsi la manière des modernes et celle des anciens épistoliers.

Et peut-être s'est-il laissé emporter dans les deux à la fois, jusqu'à en arriver à quelque chose qui ressemble à de l'ennui dans son écriture, par son excès dans la conciliation de ces deux manières. Il était par ailleurs pleinement satisfait de lui-même, et profondément rancunier envers son époque, voyant d'autres écrivains et poètes vivre une vie d'aisance et de confort, en contact avec les ministres, les princes et les gens de fortune, et gagnant par là leurs faveurs et toutes sortes de largesses ; et il essayait de faire comme eux, sans jamais atteindre grand-chose de ce qu'il désirait.

Et il vivait d'un métier qu'il trouva bientôt insupportablement étroit — la copie de livres — et ce métier lui offrait une existence étroite et dure, si bien qu'il tenta d'entrer en contact avec des ministres et des seigneurs, mais n'obtint rien de la plupart d'entre eux, et rencontra parfois chez eux le plus rude rejet et le plus grand mépris. Il tenta de trouver la faveur auprès d'al-Sahib ibn Abbad, mais n'obtint de lui qu'impatience, rejet et mépris. Il tenta la même chose auprès d'Abu al-Fath ibn al-Amid, sans y parvenir non plus, et fut finalement contraint de satiriser ces deux ministres dans un livre qu'il consacra à leurs défauts ; et il désespéra finalement des gens, mais ne put se contenter de sa vie étroite, de sorte que sa rancœur s'intensifia, et il en vint à un certain pessimisme, et c'est peut-être tout cela qui le poussa vers quelque chose du soufisme. Il recherchait l'aisance et ne put l'atteindre, alors il essaya de s'élever au-dessus de l'aisance comme de la difficulté, de s'adonner à l'ascétisme, et de se consacrer à la recherche du contact avec Dieu. Mais même ainsi, il ne put parvenir au soufisme dans son sens véritable, et son soufisme resta forcé et artificiel, car son âme ne pouvait réellement renoncer à l'abondance des biens et aux douceurs de la vie, et il ne pouvait non plus atteindre l'abondance des biens et les douceurs de la vie auxquelles il aspirait ; il demeura donc dans le plus grand trouble, oscillant entre un contentement où son âme ne trouvait pas de repos, et une convoitise qui ne lui apportait ni espoir réalisé ni vœu accompli.

Durant tout ce temps, il continuait d'écrire des livres et de les diffuser par tous les moyens qu'il trouvait, mais ces livres, malgré leur nombre, ne lui apportèrent rien de ce qu'il espérait ; et lorsque l'âge

avança sur lui et qu'il désespéra de tout et de tous, il en vint enfin à désespérer aussi de ses propres livres, et les brûla, puisqu'ils ne lui avaient été d'aucun profit, n'avaient réalisé aucun de ses desseins, ne lui avaient valu la faveur d'aucun grand ni d'aucun riche, ne lui avaient procuré aucun prix, et ne lui avaient apporté aucune aisance matérielle.

Il en vint à haïr les gens, et refusa donc de leur laisser ses livres pour qu'ils en profitent par la lecture, puisque lui-même n'avait pas profité de les avoir écrits. Et, chose étrange, il ne se contenta pas de haïr ses seuls contemporains, mais ajouta à son impatience envers eux une impatience envers tous les hommes, à travers toutes les générations et toutes les époques. Mais sa mauvaise fortune lui refusa même la pleine satisfaction de brûler ses livres comme il le souhaitait, car il ne brûla que les exemplaires qu'il possédait lui-même, sans jamais imaginer qu'il avait déjà diffusé ces livres, et qu'une partie de ce qui avait été diffusé survivrait jusqu'à nous parvenir ; si bien que nous le lisons aujourd'hui et l'étudions avec la même minutie que l'a fait le professeur Dr al-Hufi, en dépit de la propre haine d'Abou Hayyan à cet égard — car il ne put jamais réunir tous les exemplaires de ses livres passés entre les mains des gens ; il ne brûla que les originaux, et ce qui resta des copies s'est transmis de génération en génération jusqu'à ce jour, et continuera de se transmettre jusqu'à la fin des temps.

Et je ne sais trop comment remercier suffisamment le Dr al-Hufi pour son travail riche et fécond, car j'ai pris un plaisir sans limites à lire son livre ; je comptais n'en lire qu'une partie, et je me suis trouvé entraîné jusqu'au dernier mot, puis je suis revenu à certains chapitres pour les relire une seconde fois — et cela parce qu'il a sondé l'étude de cet écrivain avec une profondeur rarement vue en ces jours où les gens ne connaissent ni la patience dans la recherche ni la minutie dans l'étude, mais se contentent d'effleurer les sujets sur lesquels ils écrivent, saisissant le savoir et la connaissance au vol, et demeurent néanmoins satisfaits de leurs propres travaux, et s'impatientent au plus haut point devant leurs critiques. Il n'en va pas ainsi du Dr al-Hufi, qui commença son étude d'Abou Hayyan dans un livre qu'il publia, puis, voulant le rééditer, le reconsidéra au préalable, sentant que son livre avait besoin d'être complété, renouvelé et affiné dans sa précision ; il en retrancha donc certaines parties, y en ajouta d'autres, renouvela certains de ses chapitres, et modifia quelque peu l'ordre de ces chapitres, si bien que le livre parut dans sa seconde édition atteignant le meilleur que l'on pût espérer de lui en matière de recherche rigoureuse et de précision

parfaite.

Et le Dr al-Hufi, comme d'autres qui ont écrit sur Abou Hayyan, l'admire au plus haut point, et est bien près de le préférer à al-Jahiz, comme le fit avant lui le regretté professeur Ahmad Amin ; mais il a préféré la modération, le comparant à al-Jahiz avec un excellent équilibre. Et peut-être ne suis-je pas d'accord avec lui, ni avec les admirateurs d'Abou Hayyan, car je trouve dans la lecture de ses livres une certaine lassitude, parce qu'il a tenté de composer une prose libre et discursive comme le faisait al-Jahiz, et s'est ainsi laissé emporter, tant pour lui-même que pour ses lecteurs, dans cette manière discursive, jusqu'à atteindre une prolixité qui lasse parfois le lecteur.

Cela, ajouté à son attachement persistant à la prose rimée en de nombreux passages, au point de lasser son lecteur ; bien qu'il soit juste de dire qu'il ne s'adonne pas à la digression comme le faisait al-Jahiz — mais les digressions d'al-Jahiz ajoutaient à ses livres d'autres bienfaits au-delà de leur objet premier.

Et al-Jahiz est innocent de la prolixité d'Abou Hayyan, et innocent également de ce penchant excessif pour la prose rimée que montre Abou Hayyan. Et si Abou Hayyan a vécu en une époque où les sciences chez les Arabes avaient atteint tout ce qu'on pouvait en espérer, tandis qu'al-Jahiz vécut en une époque plus marquée par la traduction que par l'innovation, comme le dit le professeur al-Hufi, et comme l'avait dit avant lui le regretté professeur Ahmad Amin, alors Abou Hayyan n'a pas, sur le plan du style, profité de l'abondance du savoir et de la connaissance de son époque, mais a voulu plutôt écrire comme écrivaient les anciens, sans parvenir en cela à ce qu'il souhaitait.

Et al-Jahiz, dans ses livres, était bien plus attentif à la pure littérature qu'Abou Hayyan, car vous ne trouverez pas dans les livres d'Abou Hayyan ce que vous trouvez chez al-Jahiz d'attention portée à la littérature ancienne alliée à la culture étrangère alors en cours de traduction à cette époque.

Lisez le livre « Al-Hayawan » et le livre « Al-Bayan wa'l-Tabyin » et d'autres livres et épîtres d'al-Jahiz, et vous y trouverez un mélange vraiment splendide de lettres arabes et de culture nouvellement introduite. Et nulle lassitude ne peut vous saisir lorsque vous lisez les livres d'al-Jahiz, tandis que la lassitude vous gagne vite lorsque vous lisez les livres d'Abou Hayyan, en raison de son excès de prolixité combiné si souvent à la prose rimée. Lisez, si vous le voulez, ce passage du livre

d'Abou Hayyan connu sous le nom des « Allusions Divines » :

« Ô toi ! Le véritable étranger est celui dont la beauté s'est couchée comme le soleil, qui s'est éloigné de son bien-aimé et de ses proches, qui est devenu étrange dans ses paroles et ses actes, qui est devenu étranger dans son retrait comme dans son avancée, qui est devenu étranger jusque dans ses vêtements et son manteau. Ô toi ! Le véritable étranger est celui dont la condition même parle d'une épreuve après une autre épreuve, dont le signe extérieur annonce une tribulation succédant à une autre tribulation, et dont la vraie nature ne se révèle que de temps à autre. Le véritable étranger est celui qui, présent, est comme absent, et qui, absent, est comme présent. Le véritable étranger est celui que, si tu le vois, tu ne le connais pas, et que, si tu ne le vois pas, tu ne peux parvenir à connaître. »

N'as-tu pas entendu le poète lorsqu'il dit :

Par quoi me consolerai-je ? Ni famille, ni patrie,
ni compagnon, ni coupe, ni demeure où me poser ?

Et si ce n'était que je craindrais de te plonger dans une lassitude dont tu ne trouverais aucune échappée, je t'aurais cité, outre ce passage, d'autres textes encore plus excessifs que celui-ci en prolixité et plus immodérés en recherche de la rime ; mais tu peux, si tu le veux, lire n'importe quel livre d'Abou Hayyan qui circule entre les mains des gens, et tu y trouveras ce même style répandu et constant.

Et comme cela est loin du style d'al-Jahiz et des autres parmi ses contemporains !

Et je félicite le Dr al-Hufi pour sa modération dans le jugement et son équité dans la comparaison, et je tiens à le féliciter très sincèrement pour ce splendide livre, espérant qu'il nous en offrira d'autres semblables de temps à autre, si Dieu le veut.